

ARTS ET CONTESTATION

Engagement et actes de résistance en Tunisie

Coordinatrice Moufida Ghodhbane



Saillies tunisiennes une lecture de l'Amas ardent de Yamen Manai

Issam MAACHAOUI¹

Résumé

L'histoire que raconte le livre L'Amas Ardent de Yamen Manai est une tentative de réflexion sur la révolution et l'histoire récente de la Tunisie. Son personnage le Don incarne le tunisien, resté attaché à sa terre et à ses abeilles. Grâce à son art mellifère, il parvient à défendre son village Nawa contre toutes formes d'altérité malveillante. Le tout est porté par le sourire moqueur de l'auteur, devenu vers la fin de l'histoire « un rire de l'esprit », porteur d'un nouveau sens et d'un souffle différent, dont la Tunisie a plus que jamais besoin.

Mots-clés

Ironie - Dérision - Révolution - Culture - Ecopoétique.

Un rire franc, un clin d'œil humoristique ou une bonne dose de sarcasme, c'est ce qui a souvent manqué à la littérature maghrébine de langue française. La littérature tunisienne francophone², présentée souvent comme le parent pauvre de cette littérature du Maghreb, ne déroge pas à la règle de l'austérité, du sérieux un brin grincheux. Colère et corpus maghrébin de langue française sont indissociables. Née d'un rejet de la colonisation et d'une volonté de résister à l'effraction de l'Histoire blessante, la littérature maghrébine de langue française est par essence un discours tourné vers la contes-

¹ Institut supérieur des langues de Tunis, Université de Carthage.

² A l'exception de quelques récits, dont on peut évoquer à titre d'exemple et non par restriction le roman de Wafa Bseais, « Sais-tu seulement ce que vivre veut dire ? » et celui de Fawzia Zouari, « Le corps de ma mère », où l'humour apparaît comme un puissant ressort de création.

tation, le refus et la révolte. Se révolter d'abord contre l'envahisseur étranger, ensuite contre l'ordre social établi. Des sociétés arabo-musulmanes figées dans des moules difficiles à briser, concentrent toute l'énergie subversive du texte maghrébin. Blesser le signe culturel pour le libérer par une assimilation du signe culturel. Le rire secoue le corps, ébranle les certitudes et rappelle la dimension humaine de tout projet de société.

C'est que le rire au Maghreb relève du tabou. L'Imam, le père, l'instituteur ou le policier sont du même avis quant à la proscription du rire, conscients sans doute du pouvoir subversif de ce dernier. A l'image du tunisien, les personnages rient très peu dans le roman tunisien francophone. Soumis à l'urgence du réel, le romancier tunisien entend faire de l'écriture un acte de militantisme, un moment de résistance, dont le rire demeure, dans l'imaginaire collectif, incapable de rendre la vraie tonalité.

Pour survivre, il faut écrire la colère, la rage, l'insatisfaction. Une écriture du manque qui colle parfois au réel au point de l'asphyxie. Un corps à corps périlleux qui aurait pu à plusieurs reprises mal tourner pour une littérature en gestation, qui se cherche encore, en attente de l'acte de jonction entre son signe artistique et sa projection sociologique.

Pourtant le rire a bien sauvé des textes depuis Abou Al Maâri, El Jahez en passant par Rabelais et Montaigne. Sans le rire, ces textes auraient été soit incompris, soit condamnés au bûcher. Le texte de Yamen Manai «L'Amant ardent»³ s'inscrit dans cette longue tradition du rire. Rire pour vivre, rire pour parler, rire pour connaître. En évoquant la figure mythique de Sisyphe, Albert Camus n'avait-il pas dit que depuis que Sisyphe savait, il ne cessait de rire ?

Le rire qui secoue le texte de Yamen Manai est significatif à plus d'un titre. Il est tantôt une expression légère destinée à forcer le trait caricatural, tantôt une situation où le comique et le tragique se disputent la conscience du lecteur. Un lecteur qui est le plus souvent pris au dépourvu par les situations les plus inédites. Le réel le rattrape, l'agrippe, quand intervient le rire comme une bouffée d'oxygène qui l'aide à maintenir les équilibres fragiles de l'existence. Rire pour pouvoir respirer de nouveau, avant de devoir affronter le déchaînement de la vague d'après. Ainsi, le texte fait rouler sa trame entre coup de massue du réel et rire viril de celui qui sait. Le rire n'est plus alors un motif de décoration mais un élément artistique, indispensable au processus de la création, sans lequel le pacte narratif perd toute légitimité.

En présence du rire, tout y passe, la société tunisienne, ses figures politiques, son histoire, sa révolution, ses espoirs et ses déboires. Rien n'échappe au signe voltairien

³ MANAI, Yamen. *L'Amant ardent*, Tunis, Elyzad, 2017. Nous nous référons à cette édition pour le présent travail.

du narrateur. Un rire qui prend le relais de la colère populaire qui a secoué la Tunisie en 2011. Un régime corrompu, porteur à son tour d'une longue histoire de népotisme et de clientélisme, qui a marqué le pouvoir en Tunisie depuis le temps beylical. Passées les premières émotions et les réactions à chaud, l'expression de la contestation change de modalité et de tonalité. La lucidité du sourire chemine progressivement vers une conscience collective révoltée. Des voix, comme celle de Yamen Manai, choisissent d'entrer en résonance avec la nouvelle expression de la révolution tunisienne. Le Tunisien de la révolution apparaît comme un humoriste né. Une arme redoutable à laquelle il a recours pour dénoncer les péripéties du récit national post-révolutionnaire. C'est aussi une façon de se tourner vers son passé récent et de remettre en question le sacré politique longtemps incarné par Bourguiba et Ben Ali.

Tout est question de dosage quand il s'agit d'évoquer la figure emblématique de Bourguiba, appelé « le vieux » ou celle de Ben Ali, désigné par « Le Beau ». L'un lutte contre la folie du pouvoir, alors que l'autre se mire dans le miroir aux alouettes. Entre affabulation et connaissance, le rire apparaît comme la vraie source qui nourrit la fiction. Le sensible et l'intelligible constituent l'envers et l'endroit du rire comme mode de connaissance du réel. Une nouvelle perception du réel, où l'histoire de la Tunisie, des années 60 à l'avènement de la révolution de 2011, est relue à l'aune de la parole humoristique. Face à l'humour du narrateur le socle politique vacille, laissant voir ses brèches. La seule porte de sortie est la culture : les abeilles, la ruche et le miel. Une culture mellifère qui guérit le corps et l'esprit du peuple tunisien.

Le pouvoir affabulateur du rire

Dès les premières pages du livre, le lecteur devient vite complice du narrateur. Une amitié qui se crée naturellement grâce à la tonalité bon enfant du texte. Un univers enfantin, où le rire spontané est souvent permis. Un rire provoqué par les noms que portent les personnages ou les lieux. Ainsi, l'âne du personnage principal, s'appelle « Staka », dans un clin d'œil au lecteur tunisien qui sait que ce mot veut dire dans le dialecte tunisien, un reproche fait à quelqu'un, souvent utilisé dans un contexte comique.

« Farhoud » est le nom donné au prince de l'Arabie saoudite, par allusion au far niente et à la débauche des responsables politiques du Golf, partisans du moindre effort et grands dépensiers des deniers que rapporte la manne pétrolière. Quant à l'un des habitants de Nawa⁴, l'auteur l'a affublé du nom de « Douda », comme une sorte d'ac-

⁴ C'est probablement l'un des patelins, situé au Gouvernorat de Siliiana et visité par l'ex président Ben Ali, juste après sa prise du pouvoir. Vingt-trois après, le même village a été visité, dans la foulée de la révolution de 2011, par des responsables politiques de tous bords en vue de récolter des voix pour se faire élire. Yamen Manai revient sur cet épisode dans ce texte pour souligner l'état de misère dans lequel croupissent à nos jours les habitants du village en question...

coutrement qui renvoie à la condition misérable du village et de ses habitants. Même l'ex-président Ben Ali reçoit le sobriquet du « Beau », une manière de rappeler l'obsession de rester jeune pour ce dernier afin de sa maintenir au pouvoir le plus longtemps possible.

Le rire spontané touche également au sacré, puisque le Qatar s'appelle désormais «Qafar», un juron particulièrement apprécié par les tunisiens quand ils sentent le besoin d'insulter le ciel. La désacralisation n'épargne personne, y compris les compagnons du prophète dont le dernier s'appelle «Abu Tassa» et le plus vieux «Abu Kalta». Un rire spontané, enfantin, cristallin, né des noms loufoques que portent les protagonistes.

Aux noms qui font rire s'ajoutent les situations risibles. Le narrateur, décrivant le train de vie luxueux d'un prince qatari, parvient à arracher un sourire au lecteur grâce à un objet insolite, oublié par l'un des invités sur le yacht de ce dernier. Au milieu des objets qui renvoient à la puissance du prince et à son pouvoir redoutable, le slip de Silvio tranche risiblement avec la solennité de la scène « Le prince écarta de lui les corps dénudés, enfila un peignoir en soie et se fraya un chemin entre les talons aiguilles et les jouets à pince. Alors qu'il titubait dans le bazar, il s'emmêla les pieds dans un gros slip satiné frappé de têtes de Mickey et eut quelques flashes de la nuit d'hier»⁵.

Le même prince continue à égayer le lecteur par ses gestes et faits, puisqu'il n'hésite pas à lâcher un pet sonore et gargantuesque comme signe de puissance et de fierté d'être qatari « Il était le prince le plus en vue d'un parterre de progéniture royale qui œuvrait activement à l'hégémonie et à l'essor du royaume du Qafar ! Ce sentiment de puissance fit naître en lui une onde relaxante qui parcourut son corps de haut en bas, lui extirpant au passage un long pet sonore»⁶.

Le pet est d'autant plus risible dans l'imaginaire collectif des tunisiens qu'il est souvent associé à des situations qui finissent en queue de poisson. Un peu l'équivalent de la montagne qui accouche d'une souris. Le lecteur, rit sous cape puisqu'il sait que le pet du prince renferme le secret du Qatar. Dans ce pays, le pet est un acte de fondation, à la limite du sacré. Il y a un lien consubstantiel entre le pet et l'existence du Qatar.

C'est le gaz qui a transformé ce petit lopin désertique en un acteur influent sur la scène internationale. Le rapport est donc vite fait, quand le lecteur comprend que le pet et le gaz font partie de la même famille des méthanes « C'est du gaz que le Qafar tirait sa puissance et sa fortune. Ce n'était d'ailleurs un secret pour personne et dans les mœurs du royaume il ne fallait surtout pas se gêner, plus le pet était odorant et sonore,

⁵ MANAI, Yamen. *L'Amas ardent*, p.11.

⁶ MANAI, Yamen. *L'Amas ardent*, pp.15-16.

plus il obtenait la clameur des convives. Selon les anciens, et au royaume du Qafar la parole des anciens faisait office de vérité, c'était grâce à l'alliance de leur aptitude naturelle pour le pet et de leurs coutumes spartiates qui les sommaient de s'asseoir le cul à même le sable, que le sous-sol de ce petit patelin désertique fut chargé en quantités hallucinantes de butane»⁷.

L'humour de situation apparaît, par ailleurs, lors d'une visite faite par des prétendants au pouvoir, au village de Nawa. L'étonnement des habitants montrent qu'ils n'étaient même pas au courant de la révolution, puisqu'ils étaient des laissés-pour-compte

«- Très chers concitoyens, les temps ont changé !

Les Nawis regardèrent autour d'eux mais ne constatèrent aucun changement. Alors ils demandèrent :

- Comment ça, les temps ont changé ?

- Désormais, vous pouvez choisir d'être gouvernés par untel ou untel.

- Ici à Nawa ? (...), pour la plupart, ils n'avaient même pas choisi leur conjoint qu'il fallait aujourd'hui choisir par qui ils allaient être gouvernés»⁸.

Du rire spontané, le texte passe à une forme plus décapante d'humour noir, jouant ainsi sur la bonne dose qu'il faut administrer à la conscience du lecteur afin de la titiller et la maintenir en éveil. Alors que le rire participe à l'économie générale de l'histoire comme élément incontournable de fictionnalisation, l'humour noir investit celui-ci d'une autre fonction pour en faire un mode de connaissance et de compréhension. Le rire ouvre la voie vers une meilleure connaissance du réel grâce à la distance critique qu'il établit. Né de la matérialité du réel, le rire permet de saisir ce dernier de manière intelligible et réfléchi « Bien que toute connaissance n'ironise pas ouvertement sur son objet, on peut appeler la conscience une ironie naissante, un sourire de l'esprit. (...) La conscience est détachement. (...) Elle nous donne, avec le ravissement, la disponibilité. Nous lui devons d'abord ce recul et ce minimum d'oisiveté sans lesquels il n'est pas de représentation possible : l'esprit en retrait prend ses distances, c'est-à-dire : l'esprit se décolle de la vie, éloigne l'imminence du danger, cesse d'adhérer aux choses et les repousse jusqu'à l'horizon de son champ intellectuel »⁹.

Le rire, toujours selon Jankélévitch, prémunit le texte contre toute forme de radicalisation ou de prise de position rigide, par l'évacuation du pathos. Ce qui offre au lecteur

⁷ MANAI, Yamen. *op.cit.*, p. 16.

⁸ MANAI, Yamen. *op.cit.*, p. 29.

⁹ JANKÉLÉVITCH. Vladimir. *L'ironie*, Paris, Flammarion, 1964, pp. 20-21.

une grille de lecture qui est à la fois souple et intransigeante, où le réel est toléré sans être maquillé « L'ironie nous fait accroire non ce qu'elle dit, mais ce qu'elle pense ; bonne conductrice, elle s'arrange pour que l'on croie ce qu'elle insinue ou laisse entendre ; dans ses simulations mêmes elle n'oublie pas de nous mettre sur la bonne voie, elle fait le nécessaire pour qu'on devine ses transparents cryptogrammes»¹⁰.

Et quelle belle manière de rire de l'histoire pour mieux la relire et la réécrire !

L'histoire tunisienne à rebours

Le narrateur ouvre le texte par un retour sur la révolution qui a ébranlé bon nombre de pays du Maghreb, dont la Tunisie, à travers une discussion entre un prince qatari et un chancelier occidental appelé Silvio. Entre transaction d'un joueur de football dont le club est présidé par le même prince et la commission du chancelier italien, le sort de l'ex président libyen est fixé. Cet épisode reprend ce qui s'est tramé dans les coulisses de la politique internationale, en faisant la lumière sur les zones d'ombre de la révolution et des forces qui l'ont provoquée sinon orchestrée.

Une relecture de l'histoire à chaud puisque six ans séparent la révolution de 2011 de la parution du livre de Yamen Manai. Or, le pouvoir affabulateur du rire contourne la rigidité chronologique de l'Histoire et son sacro-saint principe d'objectivité pour offrir au lecteur une vue d'ensemble romancée, où le détail a pour fonction de suggérer, laissant le champ libre à l'interprétation et à l'imagination, sans prise de partie. Le lecteur en déduit que le mouvement révolutionnaire de 2011 n'est pas aussi spontané qu'on l'avait pensé au départ. Il y a comme l'odeur d'un complot international qui remonte de la discussion des deux protagonistes « Puis, ils avaient abordé le sort de Mamar.

- Je ne suis pas d'accord, lança Silvio d'emblée.
- On a réussi à s'entendre avec les chefs de tribus. On va réussir à s'entendre avec toi aussi.
- Vous allez vraiment le zigouiller ? demanda Silvio.
- Cela semble inévitable, répliqua le prince.
- Envoyez-le en exil ! Regarde le Beau, il est bien, en Arabie.
- Le Beau est un ringard, sa vie ne vaut rien. Mamar sait trop de choses et beaucoup de gens ont profité de son argent»¹¹.

¹⁰ JANKÉLÉVITCH. Vladimir. *op.cit*, p.60.

¹¹ MANAI, Yamen. *L'Amas ardent*, pp. 13-14.

L'hypothèse du complot international se confirme à travers une instrumentalisation médiatique que le prince qatari intègre à son plan. Propriétaire de plusieurs chaînes et radios, ce dernier entend préparer une campagne de dénigrement à l'encontre de Mamar afin de salir son image et convaincre l'opinion publique du danger¹² que celui-ci représente. Conscient de l'impact des médias sur la formation de l'opinion publique, le prince met à contribution cette arme redoutable pour servir ses desseins « Le prince reprit :

- Il nous faut avoir la même ligne politique et médiatique globale. Dans toutes les tribunes, en Orient comme en Occident, il faut marteler ce message : le seul moyen de rendre leur liberté aux bédouins, c'est de renverser le tyran Mamar qui les persécute. Sur le terrain, ce sont les alliés qui mèneront le bal»¹³.

Après avoir évoqué l'affaire du président libyen, le narrateur remonte l'histoire pour aborder de front la révolution tunisienne. Le même prince qatari compte visiter la Tunisie durant sa tournée qu'il effectue dans son yacht. Le prince est loin de s'accorder un moment de repos au port de Sidi Bou Said. Il projette de rencontrer le responsable d'un parti politique en vue de préparer les élections auxquelles a abouti le processus révolutionnaire de 2011. Le lecteur comprend qu'il s'agissait du parti islamiste, donné favori pour ces élections. La trame politique commence à prendre forme par cette rencontre entre le dirigeant islamiste et le prince qatari.

A la différence des images médiatiques montrant le responsable islamiste acclamé par une foule immense à l'aéroport de Carthage, le narrateur laisse entendre que la victoire des islamistes fait partie du grand puzzle complotiste. Elle s'inscrit dans l'ordre international dont parle Silvio, c'est-à-dire un marché à conclure « Les premières élections libres allaient bientôt se tenir et dans la course au pouvoir, il avait un poulain. Le Cheik, figure locale, était un membre imminent de la confrérie religieuse que finançait le royaume, et son parti (...). Voilà que la révolution avait redoré son blason, lui donnant une légitimité politique et dopant même son audience»¹⁴. Sans complaisance, le narrateur présente les premières élections libres du pays comme une usurpation du pouvoir. Le ver est donc dans le fruit de la révolution. Un faux départ pour la révolution tunisienne, qui aboutit à un semblant de démocratie. Un miroir déformant, renvoyant au monde dit démocratique juste ce qu'il faut comme image pour soulager sa mauvaise conscience « Les gouvernements révolutionnaires (...) n'étaient ni «du peuple» ni «par

¹² Dans son livre « *Idéologie et pouvoir* » (Epo, 2004), Noam CHOMSKY explique que tout peuple jaloux de ses richesses nationales, affichant une attitude protectionniste, est considéré par l'ordre international (Américains et Européens) comme un danger qui menace la démocratie..

¹³ MANAI, Yamen. *Op.cit.*, p.14.

¹⁴ MANAI, Yamen. *Op.cit.*, p.19.

le peuple», mais dans le meilleur des cas, ils ont agi « pour le peuple » et dans le pire des cas, en vertu d'une « usurpation du pouvoir souverain » par de prétendus représentants qui s'étaient eux-mêmes placés « dans une indépendance absolue par rapport à la nation»¹⁵.

Ces élections truquées invitent le lecteur à une réflexion sur la notion de démocratie. Faut-il continuer à croire à cette trouvaille des Grecs ? Sommes-nous en présence d'une valeur sociale ou d'une valeur marchande ? La démocratie est-elle une culture dont s'imprègne le génie d'un peuple pour l'intégrer au pacte social ou une simple institution qui ressemble davantage à une coquille vide ? S'agit-il d'un modèle qui a atteint ses limites ? Faut-il penser à remplacer ce modèle universel par un ordre « diversel » (Edouard Glissant) capable de prendre en compte les spécificités et les vraies attentes propres à chaque nation ?

Le prince qatari n'hésite pas à trancher dans le texte de Yamen Manai, puisqu'il considère que la démocratie telle qu'elle est pratiquée par les chancelleries occidentales n'est que le miroir qui reflète fidèlement les lois du marché. Elle est un exercice de façade destiné à donner le change pour mieux adhérer au capitalisme sauvage « En effet, après des décennies de dictature, ce peuple avait surpris son monde. Il s'était soulevé, avait réalisé la révolution et appelé à l'auto-détermination et à la démocratie. A la bonne heure ! Qu'y a-t-il de plus facile à détourner que la démocratie ? Comme la plupart des choses du domaine de l'Homme, la démocratie était avant tout une affaire d'argent, et le prince n'en manquait pas»¹⁶.

Le narrateur continue sa lecture à rebours de l'histoire, en remontant davantage dans le temps. Un retour vers la période d'avant la révolution et, plus précisément, aux premières années du règne de Ben Ali, avant de s'arrêter à l'expérience catastrophique du socialisme sous Bourguiba dans les années soixante. Entre Bourguiba, Ben Ali et les islamistes, le narrateur trouve un point commun : outre la folie du pouvoir, il revient sur l'épisode où des abeilles européennes ont été introduites par Bourguiba et Ben Ali, sous prétexte que ces dernières ont un rendement supérieur à la variété autochtone. Depuis le miel tunisien a gagné en quantité ce qu'il a perdu en qualité.

Le même procédé se reproduit après la révolution quand le prince qatari apporte dans la cale de son yacht un frelon asiatique qui va décimer la récolte du miel. Le Don, personnage principal de l'histoire, voit son métier d'apiculteur au village de Nawa menacé et « ses filles », comme il appelle ses abeilles, subir un sort cruel, puisque le

¹⁵ ARENDT, Hannah. *De la révolution*, Paris, Gallimard, 2017, p.110.

¹⁶ MANAI, Yamen. *L'Amas ardent*, p.19.

frelon asiatique s'avère un prédateur redoutable. Chaque gouvernement reconduit les mêmes maladroites de ceux qui l'ont précédé. Ainsi, rien n'a changé pour les habitants de Nawa, ni sous Bourguiba, ni sous Ben Ali, à l'issue de la spectaculaire visite en hélicoptère. Aux premiers jours de la révolution, des partis politiques, dont celui des islamistes, se rendront encore une fois au village de Nawa pour récolter des voix «

-Mais le Beau, il est parti ?

-Absolument. Il est parti et on ne le verra plus.

-Comme le vieux avant lui ?

-Pas tout à fait, le Beau avait chassé le vieux et avait pris sa place. Maintenant que le peuple a chassé le beau, il faut que ce soit le peuple qui choisisse qui mettre à sa place.

-Et nous, on est le peuple ?

-Absolument. Sinon, que seriez-vous ?

Les Nawis étaient ravis d'apprendre qu'ils étaient le peuple¹⁷, mais depuis quand ? Dans leur solitude, ils avaient fini par croire qu'ils n'étaient que des Nawis, et que leur sort n'intéressait personne, encore moins leur avis¹⁸.

Face aux dysfonctionnements du pouvoir et sa complicité avec l'altérité menaçante, Le Don fait de son métier d'apiculteur un outil de résistance pour défendre une identité et un récit national.

La culture mellifère

Dans le roman de Yamen Manai, il y a deux récits fondateurs qui s'affrontent. Chacun d'eux est porteur d'une vision diamétralement opposée à l'autre. Alors que le Qatar est fondé sur la capacité de ses habitants à lâcher un pet sonore et odorant, d'où ses richesses en gaz, l'Arabie Saoudite inscrit son récit dans le mythe du premier père fondateur des Saoud.

Cette fois-ci il y a eu recours au miracle pour donner à ce pays les richesses dont il dispose aujourd'hui. Produit d'un mélange de piété et de coup de baguette magique, le mythe du patriarche saoudien est fondé sur un conte qui met en valeur la générosité légendaire de ce dernier. Une prodigalité qui sera récompensée par le ciel, dans une allusion parabolique aux liens solides qui unissent le père fondateur à la lignée des prophètes et des bienfaiteurs.

¹⁷ Cette parole touchante des villageois fait écho à la célèbre expression « *poussière d'individus* » empruntée par Bourguiba à un journaliste français.

¹⁸ MANAI, Yamen. *L'Amas ardent*, p.31.

La parabole renforce le mythe du patriarche et lui confère une sacralité, le plaçant d'emblée au-dessus de toute tentative de remise en cause. Seul le patriarche est capable de percer le secret du signe religieux, grâce auquel le ciel révèle aux Saoud la manne pétrolière que cachait leur désert « Le roi Farhoud entretenait le mystère (...) Après avoir été la terre de la poésie puis de la révélation, l'Arabie était devenue le royaume des messes basses et des secrets. Ainsi pour mystifier ses interlocuteurs sur l'origine de cette manne, le roi se plaisait à raconter, non sans fierté, l'histoire de son arrière-grand-père (...). Un jour, il aperçut une vieille femme dans une grande détresse. (...) il la gratifia de quelques pièces d'or. Elle se jeta alors à ses pieds et pria, tout en frappant le sol de ses mains :

- Que le bon Dieu vous révèle tous ses trésors !

Quelques semaines plus tard, on fit la découverte du pétrole»¹⁹.

En dépit des petites différences au niveau du récit fondateur du Qatar et de l'Arabie Saoudite, les deux pays doivent leur existence aux hydrocarbures. Une manne qui crée une économie de la rente et concentre l'effort de ses habitants sur la consommation effrénée des produits fabriqués ailleurs. Le narrateur n'hésite pas à tourner en dérision le roi Farhoud qui apparaît intrigué au plus haut point par un réfrigérateur offert par un Américain à la famille royale. La fascination du roi traduit de manière risible l'incapacité de ce dernier à assimiler les signes de la modernité et la tendance à faire abstraction de l'explication rationnelle au profit des croyances médiévales « Sa majesté Farhoud se rappelait encore le réfrigérateur géant qu'avait offert le général Eatmore à la famille royale. L'imminent militaire était venu du Texas en personne pour exploiter des champs pétrolifères en échange de son amitié, de quelques cadeaux et de beaucoup de promesses. Alors adolescent, et comme la plupart des membres de la cour, le roi Farhoud avait passé des journées entières à ouvrir et fermer les portes de la curiosité frigorifique, espérant surprendre le djinn qui s'y cachait et qui s'amusait à tourner l'eau en cristaux de glace»²⁰.

A cette première vision des hydrocarbures, du farniente et de l'irrationnel, le texte oppose le village de Nawa, à travers l'aventure de l'apiculteur et ses abeilles. Il ne s'agit pas du simple travail du Don pour fournir du miel aux habitants de son village, mais d'une vision symbolique qui ressemble à une fresque ou un tapis décoratif, représentant le village de Nawa comme le produit de l'effort des abeilles butineuses qui s'imprègnent des couleurs et des saveurs de ce que la faune et la flore leur offraient,

¹⁹ MANAI, Yamen. *L'Amas ardent*, pp. 89-90.

²⁰ MANAI, Yamen. *Op.cit.*, p. 90.

avant de redessiner les contours de leur ruche à l'image du village. Au point que les abeilles du Don sont considérées par les enfants de Nawa comme de bons signes porteurs de bonheur.

Contrairement aux odeurs fétides du gaz et du pétrole, le miel de Nawa exhale l'odeur des roses et du printemps. Car il est le fruit de l'effort et du labeur « Il était fréquent qu'un Nawi tombe nez à nez avec une butineuse qui, après avoir tortillé des pistils pêle-mêle, finissait bariolée de divers pollen : le jaune des abricots, le blanc des pommiers, le vert des cerisiers, et le beige rosé des romarins... cela était pour lui un bon présage. Les enfants allaient même jusqu'à raconter que celui qui croisait une fille du Don portant plus de cinq couleurs verrait ses vœux exaucés»²¹.

Une culture mellifère qui redonne une nouvelle signification à la parabole des abeilles, qui apparaît en exergue dans le roman de Yamen Manai, comme un clin d'œil au verset coranique. L'aventure du Don et de ses abeilles apprend au lecteur que l'intérêt de la parabole ne réside pas dans sa portée dogmatique, mais dans l'effort herméneutique de la déconstruction du signe religieux pour en faire une morale pratique profitable aux hommes. Les abeilles du Don ne se contentent pas de rester prisonnières de la parabole, mais transmettent aux habitants de Nawa le goût de l'effort, de l'espoir et de la vie. Ce sont des abeilles qui se déplacent à hauteur d'homme et font de la terre ²²un horizon indépassable, loin de la verticalité morbide du signe religieux. Elles préfèrent le pacte de la terre à celui du ciel. Le tout est porté dans le livre par une vision écologiste, où se nouent des liens solides entre l'homme et sa terre. Entre les deux, il y a les abeilles du Don qui œuvrent au maintien du pacte social. Au café ou chez l'épicière du village, toutes les histoires tournent autour de la récolte du miel et des rencontres inopinées avec l'une des butineuses. Une parole qui naît d'une harmonie avec la nature comme un *modus vivendi*, organisant la vie des villageois. Du politique le texte passe à l'écopoétique, où d'autres mécanismes de régulation prennent le relais pour une véritable libération des énergies de création. Rien ne vaut cet équilibre entre les forces renouvelables de la nature et la volonté humaine d'intégrer cette cosmogonie.

Si la politique promet depuis des millénaires la libération aux habitants de la cité, l'écopoétique porte le projet de la liberté grâce à « la force tranquille » de la nature « C'est peut-être un truisme d'affirmer que libération et liberté ne sont pas identiques ; que la libération peut être la condition de la liberté mais qu'elle n'y mène en aucun cas

²¹ MANAI, Yamen. *Op.cit.*, p. 27.

²² Sous l'influence des idées de Saint Simon, une bonne partie de l'élite tunisienne s'est détournée de la terre pour lui préférer la mer. Or, depuis toujours la mer était la porte ouverte par où le malheur entraît dans ce pays, abstraction faite « *des bienfaits* » de trois mille ans de colonisation. L'élite tunisienne a les yeux rivés sur le mythe d'Elissa au point d'oublier les racines numides de Jugurtha.

de manière automatique. (...) Pourtant, si ces truismes sont souvent oubliés, c'est que la libération a toujours semblé imminente alors que la fondation de la liberté s'est toujours révélée incertaine. (...) c'est donc devenu presque un axiome, y compris dans la théorie politique, que d'entendre par liberté politique non pas un phénomène politique, mais bien au contraire le champ plus moins libre d'activités non politiques qu'un corps politique donné autorise et garantit à ses membres»²³.

Cette vision écologiste se confirme avec l'expérience du Japon. Pour trouver une solution à la menace des frelons asiatiques, Tahar et sa femme effectuent vers la fin du roman un voyage au Japon. Tahar est fasciné par l'équilibre inventé par les japonais grâce à cette harmonie entre l'homme et la nature. Une représentation d'un Orient raffiné, où les mœurs des habitants se traduisent par un savoir vivre acquis et sauvegardé depuis la nuit des temps. Comme si leur environnement était dépositaire de leur mémoire collective. Loin du matérialisme étouffant des pays du Golf, les japonais cultivent une forme de spiritualité qui leur permet d'entrer en résonance avec les énergies du terroir. C'est la même cosmogonie recherchée par le Don et ses abeilles dans sa lutte contre l'invasion des frelons asiatiques. Entre Nawa et les villes japonaises, il y a comme un langage secret que seuls ceux qui sont restés proches de la terre sont capables de percevoir.

Conclusion

Le roman de Yamen Manai « L'Amas ardent » est une belle aventure intellectuelle qui mène le lecteur du sourire spontané à la remise en question de son identité, de son histoire et de son récit national.

Sans passer pour un donneur de leçon, et c'est là tout l'intérêt du livre, l'auteur parvient à expliquer par la force du rire les ressorts de la révolution, ses zones d'ombre, ses échecs et ses limites. La parabole des abeilles se transforme en leçon de vie pour tous ceux qui pensent que la révolution est un long processus de maturation, de gestations, de constellations, pour tous ceux qui ont le courage de se retourner vers la terre, de labourer, de sentir la chaleur de ses entrailles, le bruissement de sa parole. C'est de là que naîtra un autre Jugurtha, c'est à partir de là que s'écrira un autre récit national. Oui, la révolution tunisienne n'a pas encore dit son dernier mot.

²³ ARENDT, Hannah. *De la révolution*, p. 41.

Bibliographie

ARENDETT, Hannah. *De la révolution*, Paris, Gallimard, 1964, rééd. 2012.

BERGSON, Henri. *Le rire*, Paris, Flammarion, 2013.

CHOMSKY, Noam. *Idéologie et pouvoir*, Belgique, EPO, 1991, rééd.2004.

JANKELEVITCH. Vladimir, *L'ironie*, Paris, Flammarion, 1964.

MANAI Yamen. *L'Amas Ardent*, Tunis, Elyzad, 2017.